

## **La navette.**

Sa tempe et sa pine battaient la chamade d'un commun accord. Le front fiévreux, poinçonné par les crampons d'un rêve qui avait accumulé les tours de terrains, les narines fumantes et la vessie dilatée, il se redressa dans son lit et c'était comme si une seconde peau se décollait de son dos ventousé au drap imbibé de sueur. Sa main tremblante et aveugle trouva la manivelle du store et s'y agrippa de toutes ses forces pour se hisser hors de la nuit. D'une astucieuse rotation du poignet, il entreprit de relever le store. À présent, il arrivait à le faire d'une seule main, avec beaucoup de grâce et de dextérité, en un temps record de cinq secondes. Les restes d'un jour trop longtemps resté en conserve infiltrèrent la chambre grise et moite, une chambre qu'on n'aurait pas hésité à couvrir de sauce sriracha si seulement elle avait été une assiette de riz et pas une chambre, mais que voulez-vous, les choses sont ce qu'elles sont, et on n'a pas encore inventé l'équivalent de la sauce sriracha pour les chambres, bien que ce soit pourtant là qu'on passe la moitié de notre vie, qu'on aime et qu'on rêve, et non pas dans les assiettes de riz. L'air frais permit à son corps liquéfié de retrouver une contenance, et ainsi rassuré, il put s'occuper de soulager sa vessie de ce long trait pâle et gargouillant si propre au matin, et caractéristique de l'hydratation fréquente et efficace par laquelle il combattait activement sa gueule de bois chronique. Une fois remis de ses émotions – ce délicieux chatouillement de l'urètre éprouvé à chaque partie de pisse était pour lui l'ultime preuve qu'il ne pouvait exister de vie après la mort, puisque les morts ne pissent pas et alors à quoi bon vivre ? Aussi lui arrivait-il parfois, les jours où ça n'allait pas, où tout, et particulièrement l'envie, lui faisait défaut, où ses yeux ne voyaient que le moche et l'ennui, où il eût encore préféré être une mouche pour au moins tourner la merde à son avantage, de boire au-delà des avarices de toute soif, de se remplir de café, de thé et de bière, et puis d'attendre, plier en deux dans un coin de sa chambre grise et moite, au bord de l'apoplexie, que son périnée tétanise pour aller aux toilettes et goûter à l'extase d'un corps plein qui se vide, et plus rien au monde, alors, n'avait la moindre importance, ni la vie, ni la mort, ni même la fuite de l'évier de la cuisine. – une fois remis de ses émotions, donc, il décrocha son doux et soyeux « matin tardif » du cintre pour l'enfiler et, après en avoir soigneusement noué la ceinture autour de sa taille, s'aventura peinairement dans la salle à manger en trébuchant dans ses babouches au bleu délavé qui regrettaient le temps où elles sentaient la chèvre.

La navette était là. Inexorablement installée sous sa cloche de verre, trônant au milieu du champ de bataille qui encombrait la table et dont elle restait, reine au royaume dévasté, l'unique rescapée. Il soutint son air perçant plein de défi avec toute la dignité qu'il put

rassembler derrière ses yeux rouges et vitreux, ce qui n'était pas beaucoup. La moindre marque d'appréhension eût été fatale, ces combats-là se jouaient avant tout dans la tête, il ne le savait que trop. Lentement, avec la prudence de celui qui n'est plus sûr de ses sens, il s'assit sur la chaise sans quitter la navette des yeux. Celle-ci ne bougea pas d'un pouce. Tous deux savaient parfaitement qu'il n'était plus question de faire marche arrière. Les pourparlers avaient lamentablement échoué, débouchant sur un massacre sans précédent comme en attestaient les centaines de miettes éparpillées sur la sordide nappe à fleurs tournée en linceul pour l'occasion, qui à présent hurlaient vengeance. Il écarta le cendrier nauséabond plein à craquer qui ne comptait plus ses heures supplémentaires, fut tenté au passage d'hummer les dernières bouffées d'un bout de joint douteux, celui-là même qui, la nuit dernière, l'avait expédié dans les limbes gesticulantes et pétillantes du délire – il dormait par la suite très mal – mais se ravisa à temps, car ç'eût été encore une fois se dérober à son devoir. Cette navette-là – l'a-t-on déjà dit ? – n'était pas comme les autres. Elle avait vogué sur de nombreux flots, elle en avait vu, des îlots de dents, s'échouer sur elle, se rompre sur son embarcation lourde et solide, elle en avait vu, des archipels de salive, tenter de la submerger sans succès, s'assécher pitoyablement aussitôt que leurs lèvres avaient côtoyé sa côte âpre et spongieuse, elle en avait vu, des rocs d'appétit s'émousser à la seule approche de sa proue abrupte et étouffante. Cette navette-là n'avait rien à envier à personne, elle s'était faite elle-même et elle portait en elle toute sa dense et farineuse fierté. Cette navette-là, c'était l'épreuve que lui envoyait la Provence, après toutes ces années d'exil et de fuite, pour lui rappeler l'allégeance qu'obligeait son sang méditerranéen. La Provence, encore et toujours... Elle ne le quitterait pas, ne le laisserait jamais en paix. Son empreinte était marquée au fer rouge dans sa langue aux tonalités pastels dont on lui faisait si souvent la remarque, dans ses expressions brinquebalantes rafistolées à coup de cric guttural, jusque dans l'embrun salé de sa pisse colloïdale et dans les racines cuivrées de ses prémices génitales. Les autres avaient des poux, lui c'était les cigales qui chantaient dans ses cheveux. Il avait bien essayé de gratter l'étiquette de son col nu, de couper le cordon ombilical qui rattachait son vocabulaire à ce monde de mots semblant sortir tout droit d'un camion-toupie de ciment aggloméré, de se départir de cet embarrassant droit de propriété qui pesait sur son addiction à l'anis et à la mélisse, toujours la Provence finissait par le rattraper. Même l'amour – il ne s'en était rendu compte que récemment – il le faisait à la provençale, avec de grands « o » pâles, des érections en pin maritime et des mouvements de pédalo. Et cette fois-ci, la Provence avait pris la forme d'une navette, déposée fatidiquement dans sa boîte aux lettres en ce mois d'avril qui devait le voir vieillir d'un an, un cadeau, oui, fait maison, certes, avec amour, indéniablement. La Provence

toujours trouvait des moyens perfides de s'inviter à la table des obligations filiales. Une navette à la fleur d'oranger. Cette fleur dont la moindre goutte pourrait noyer la mer. La voilà donc, sous sa cloche de verre froid, Blanche-Neige attendant son prince charmant pour lui soumettre le baiser mortel. Il souleva la cloche et s'empara du mastodonte. Mon dieu, c'était le poids d'une erreur. Quelque chose en lui gargouilla très fort, et il sentit son estomac se retirer comme la marée basse face à cette invasion imminente, repliant chaise longue et parasol avant de fermer pour la saison. Lorsque sa dent se heurta à la masse blanchâtre pour la première fois, il se fit la réflexion que ça ferait là une belle occasion de retrouver cet homme tout à fait sympathique et très poli qu'il n'avait pas vu depuis longtemps et qui avait pour seul défaut d'être son dentiste. La tâche s'annonçait longue et sinueuse. La première bouchée fut une sorte de coup de poing dans la poitrine qu'il accueillit avec une résignation presque janséniste. La deuxième prit le parti de s'arrêter à mi-chemin de son œsophage, sans doute pour profiter de la vue, et dût s'aider d'un coûteux effort de salive pour reprendre sa route. La troisième fut un taquet direct à la gorge qui aurait été sanctionné par toutes les fédérations des autres sports de combat mais pas par la Provence. Là, il fit une pause, choix judicieux soufflé par sa glotte qu'on prenait pour un punchingball bien qu'elle n'en eût pas le régime de retraite. La navette le toisait de son corps amorphe et mutilé, patientant sagement à l'entrée de sa bouche, comme devant une écluse qui échouait à se remplir de salive. Il ne lui restait plus que sept huitième à avaler. Une fois qu'il eût retrouvé un semblant de sensation de langue, il reprit sa besogne avec bravoure et bonne volonté. À la cinquième bouchée, un écrou de navette fit fausse route et vint s'introduire dans sa trachée, ce qui eût pour effet de le laisser suffoquer pendant quelques trente secondes, juste le temps que son teint bleuisse un peu, avant de se faire expulser du tuyau par une vive contraction des poumons. Il réussit à retenir le projectile dans sa bouche pour l'avalier une seconde fois, mais alors par la bonne voie, car il était hors de question qu'on lui reproche d'avoir saboté le travail. C'était, malgré tout, un homme de principe. La huitième bouchée ne fut quasiment pas mâchée. La fatale échéance de la satiété arrivait à grands pas et le temps n'était plus aux simagrées. Sa main, désormais, précipitait la moitié de navette encore vivante dans sa bouche sans se souciait de la suite et la bouche, prise de court par cette hausse soudaine de la productivité, préféra expédier directement les produits qu'on lui soumettait sans traitement préalable, se disant que l'estomac rattraperait bien l'histoire, ou peut-être pas mais après tout d'ici-là ce ne serait plus son affaire à elle. Il ne restait plus qu'un quart de navette lorsque ses yeux se mirent à pleurer, par réflexe physique plus que par émotion propre, sans doute dans l'espoir incertain que ces gouttes puissent tomber sur le biscuit et l'humecter un tant soit peu avant qu'il ne pénètre la

bouche, car celle-ci, désormais, était tombée en panne. C'est donc seulement en enfonçant ses doigts dans sa gorge qu'il réussit à déglutir l'avant-dernière bouchée de navette et il crut qu'il allait se transformer en mur tellement il ne semblait plus y avoir aucun espace vide en lui. Ne restait plus que l'autre pointe narquoise de la navette, un petit morceau, il est vrai, comparé à ce qu'il venait de s'enfiler, mais un morceau qui n'était néanmoins pas compatible avec ses capacités physiques, comme la pièce en trop d'un puzzle, ou le verbe en trop d'une phrase. Tout son corps était lourd, il avait du mal à respirer et sentait qu'il pourrait tout rendre d'un instant à l'autre, mais s'obligea à ne pas y penser et visualisa, le temps de retrouver ses esprits, la ligne oblique de la mer azurée éteignant les roches rouges et contendantes de l'Estérel desquelles, quand il était petit, il aimait se jeter à l'eau, malgré les irrémédiables plats que cela impliquait. Sa main lentement approcha la dernière bouchée de navette de ses lèvres. Mais alors que sa bouche s'apprêtait à accueillir l'ultime part de la sépulture, il fit l'erreur de respirer et un ignominieux relent de fleur d'oranger vint mettre en péril toute sa pénible entreprise. La pâte infâme remonta dans sa bouche, ses joues se gonflèrent comme des ballons et c'est à peine s'il eût le temps de mettre la main devant ses lèvres pour retenir le torrent qui les pressait. Il se précipita dans les toilettes, car il savait parfaitement qu'il ne tiendrait pas longtemps ainsi. Et puis là, alors que tout semblait perdu, que tout son travail allait être réduit à néant par la réaction répulsive de son corps à cette foutue fleur d'oranger, que la Provence, à nouveau, allait lui asséner un violent traumatisme dont il ne se départirait plus jamais, il fut surpris par la grâce d'un demi rot qui libéra magiquement un peu d'espace en lui. Immédiatement les flots se retirèrent pour occuper la vasque subitement apparue, et d'un geste aussi vif que délicat, il en profita pour fourrer le dernier morceau de navette dans sa bouche – à genoux devant les toilettes, la cuvette relevée, il le tenait toujours dans sa main – et le laisser se faire emporter avec le reste. Il attendit là quelques secondes en maintenant sa position de sécurité, ses bras enserrant le cabinet comme s'il s'agissait d'un objet précieux, le visage penché au-dessus du calcaire brunâtre, au cas où de nouvelles complications devaient se produire. Puis, après dix bonnes minutes, il se releva en s'appuyant contre le mur, se gratta les fesses et sortit des toilettes pour retourner se coucher. Ce jour était un grand jour. Pour la première fois de sa vie, il avait vaincu la Provence.